

« *STUPENDOUS WORKS* » : VOLTAIRE ANGLOGRAPHE  
DANS SES NOTES MARGINALES

*Gillian Pink*

Voltaire Foundation, Oxford

Voltaire apprit l'anglais alors qu'il avait une trentaine d'années, et il continua à lire dans cette langue pendant toute sa vie : le 10 mai 1778, quelques jours seulement avant sa mort, il demanda à Wagnière de lui envoyer, entre autres, *Of the Origin and Progress of Language* de James Burnett Monboddo (D21181). Il ne s'agit que de l'un des nombreux ouvrages anglais qu'il possédait. Les livres en anglais occupaient en effet neuf rayons de la bibliothèque à Ferney et, comme les livres en italien, ils méritaient un statut à part. À l'époque où le catalogue fut dressé par Wagnière, ces rayons se trouvaient « près de la cheminée en entrant »<sup>1</sup> et l'ensemble fut légué à Henri Rieu lors de la mort de Voltaire<sup>2</sup>. L'édition critique de ses œuvres et les études sur la genèse de certains textes confirment l'importance des sources de langue anglaise, qu'elles se trouvent dans le catalogue de sa bibliothèque ou non<sup>3</sup>. Le *Corpus des notes marginales* nous donne un aperçu de ces lectures, qui correspondent à toute une gamme de genres : récits de voyage, histoire, philosophie, sciences naturelles, belles-lettres, théologie, politique... Les *marginalia* révèlent finalement les multiples sortes de lectures que Voltaire a faites en anglais. Nous examinerons ici les traces qui témoignent de son apprentissage de la langue, celles qui montrent son utilisation de sources anglaises, et enfin, plus rares, quelques réactions plus développées consignées dans la marge d'ouvrages en anglais.

Brossons rapidement le tableau de ces notes marginales. Voltaire possède et annote plus ou moins le même nombre de livres en anglais qu'en latin, qui demeurerait une langue d'étude essentielle à une époque où une partie importante

1 *BV*, p. 1113-1117.

2 Sergueï Karp, *Quand Catherine II achetait la bibliothèque de Voltaire*, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII<sup>e</sup> siècle, 1999, p. 23-30.

3 Voir par exemple Édouard Langille, « L'*Histoire de Tom Jones, ou l'Enfant trouvé* (1750) et la genèse de *Candide* », *RHLF*, 2008-2, p. 269-287, et l'édition critique des *Fragments sur l'Inde et sur le général Lalli* (*OCV*, t. 75<sup>B</sup> [2009], en particulier p. 31-36), sans parler des *Éléments de la philosophie de Newton* (*OCV*, t. 15 [1992]) ou de *L'Examen important de milord Bolingbroke* (*OCV*, t. 62 [1987]).

des lectures érudites n'était encore disponible qu'en latin. Selon le catalogue de la bibliothèque de Voltaire, celle-ci renferme 169 livres de langue anglaise et 150 de langue latine – mais le nombre de livres en anglais a augmenté depuis les découvertes faites par Mme Larissa Albina, par Sergueï Karp et par Sergueï Korolev<sup>4</sup>, et l'on sait que plusieurs des livres en anglais ont disparu. Le *Corpus des notes marginales* fait état de 91 livres en latin portant des traces de lecture. Le même décompte, établi pour les livres en anglais, donne le chiffre de 73, auquel il faut ajouter encore cinq titres avec des traces de lecture retrouvés par les chercheurs russes<sup>5</sup>. Similarité frappante, donc, au niveau des statistiques. Il ne faut pas oublier non plus que certains de ces livres en latin sont des classiques que Voltaire possédait également en traduction, et que les livres en latin étaient probablement plus faciles à obtenir en territoire français ou suisse que des productions d'outre-Manche, constat qui rend plus impressionnante encore la liste des ouvrages en anglais de la bibliothèque de Ferney. Notons que quelques-uns datent peut-être même du séjour en Angleterre, et que d'autres sont certainement des cadeaux d'auteur envoyés au célèbre M. de Voltaire<sup>6</sup>. Quelles que soient les circonstances qui entourent l'acquisition de ces volumes, l'anglais, comme langue de lecture, est indéniablement essentielle. Voltaire, réellement « anglographe » dans les marges de sa bibliothèque, peut toutefois décevoir au premier abord, car les *marginalia* en anglais sont considérablement moins riches que les notes en français. On aurait pu s'attendre à des notes développées à en juger par la compétence linguistique dont il fait montre dans sa correspondance. Il n'en demeure pas moins qu'il arrive souvent qu'en annotant un imprimé de langue anglaise, Voltaire revienne à sa langue maternelle.

#### L'APPRENTISSAGE DE L'ANGLAIS

L'histoire de Voltaire lecteur de livres en anglais, telle que nous sommes en mesure de la connaître, commence avec *The Present State of Great Britain*, par

- 4 Aux 169 livres en anglais qu'on compte dans le catalogue BV, il faut ajouter 57 titres retrouvés dans les fonds de la Bibliothèque nationale de Russie par L. Albina, S. Karp et S. Korolev. Celui-ci ajoute 35 titres au nombre des livres en latin répertoriés dans BV (liste définitive à paraître).
- 5 Chesterfield, *Letters Written by the Late Right Honourable Philip Dormer Stanhope* (S. Korolev, « Quelques livres récemment retrouvés de la bibliothèque de Voltaire [II] », *Revue Voltaire*, n° 10 [2010], p. 247-254, ici p. 254) ; Keil, *An Introduction to the True Astronomy* (S. Karp, *Quand Catherine II...*, *op. cit.*, p. 36, n° 21). Les trois livres qui suivent ont été retrouvés depuis par S. Korolev (à paraître) : Scrafton, *Reflexion on the Government, &c. of Indostan; with a Short Sketch of the History of Bengal, from the Year 1739 to 1756; and an Account of the English Affairs to 1758* (S. Karp, *Quand Catherine II...*, *op. cit.*, p. 40, n° 89) ; Whitworth, *An Account of Russia as it was in the Year 1710* (*ibid.*, p. 40, n° 84) ; Walpole, *Historical Doubts on the Life and Reign of King Richard the Third* (*ibid.*, p. 34, n° 4).
- 6 Par exemple, D12205, D12844, D17810, D20277 ; voir aussi Jeremy Bentham, *The Correspondence of Jeremy Bentham: 1752–1776*, éd. J. H. Burns et autres, London/Oxford, Athlone Press/Oxford University Press, 1968-2006, 12 vol., t. I, p. 367-368 (n° 192).

Guy Miège<sup>7</sup>, comme nous le signalait déjà André-M. Rousseau<sup>8</sup>, qui se fondait sur le travail de Vladimir Lyublinski<sup>9</sup>. L'exemplaire de Voltaire contient en marge les traductions françaises de certains mots anglais dans le texte, que cependant personne n'a jamais examinés en profondeur. Nous sommes en présence du jeune Voltaire qui étudie la langue anglaise. Il trace une ligne au-dessus du mot anglais, ou à côté de lui, avant de noter la signification dans la marge. Y a-t-il eu un laps de temps entre les deux opérations ? Lisait-il avec un dictionnaire à portée de main ou revenait-il à l'ouvrage de Miège pour « marginer » le volume (comme il le disait) après l'avoir parcouru dans un premier temps et signalé les mots qui lui étaient inconnus ? Le premier scénario nous semble le plus probable des deux, car plusieurs mots traduits ne sont pas marqués par un trait. Qui plus est, quoique la majorité des traces de lecture soient faites au crayon, elles ne le sont pas toutes, et la distinction entre crayon et encre ne coïncide pas avec la distinction entre traits d'une part, et traces verbales de l'autre. René Pomeau estime aussi que Voltaire avait fait venir par Thiriot pendant son second embastillement en 1727 le *Great French Dictionary* de Miège<sup>10</sup> en se fondant sur une lettre de 1772 à Théophile Duvernet : « Il est très vrai que dans ma seconde retraite à la Bastille, il [Thiriot] me pourvut de livres » (D17553)<sup>11</sup>. Vient appuyer cette hypothèse, quoiqu'il ne la confirme pas absolument, le constat que la majorité des traductions en marge emploient des termes qu'on trouve dans ce dictionnaire.

D'après la correspondance, Voltaire a employé certains des mots notés lors de la lecture de Miège sur une période de cinquante ans, à commencer par une lettre à Thiriot de 1726, jusqu'en 1776, dans des lettres à George Keate et David Williams (voir le tableau à la page suivante).

Il est instructif d'étudier la liste des mots que Voltaire jugeait dignes d'une glose. Certains des termes sont assez communs : on notera dans le tableau ci-dessous « *wild* » (« sauvage »), « *narrow* » (« étroit »), « *tales* » (« histoires » – mais dans ce dernier cas Voltaire choisit de noter en marge un synonyme anglais, « *stories* », plutôt que la traduction). D'autres mots et expressions, à mesure qu'il avance dans sa lecture, sont beaucoup plus spécialisés : « *champion* » (« plat », dans une perspective topographique), « *vault* » (« voûte »), « *stock* » (à deux endroits séparés du texte : « fonds », dans le sens financier, et « tronc », dans le sens ethnographique ou linguistique), « *husbandry* » (« agriculture »), « *hemp* » (« chanvre »), « *wherewithal* »

7 London, Nicholson, 1717-1718, 3 vol., BV2451.

8 *L'Angleterre et Voltaire*, SVEC, n° 145-147 (1976), p. 43, n. 8.

9 « Voltaire and his library », réédité dans OCV, t. 136 (2008), p. 695-704 (ici p. 702).

10 *The Great French Dictionary. In 2 parts. The First, French and English, the Second, English and French, according to the Ancient and Modern Orthography [...] To Which are Prefixed the Grounds of Both Languages, in Two Grammatical Discourses; the One English, and the Other French. By Guy Miège, gent.*, London, Redmayne et Basset, 1668, BV2450.

11 VST, t. I, p. 162.

(« de quoi », « yoke » (« joug »), « *stumbling block* » (« pierre d'achoppement »), « *denizen* » (« régnicole »)<sup>12</sup>. Il est tout aussi intéressant de relever certains termes qui ne sont pas glosés, et que Voltaire, dans sa prison, comprenait peut-être (ou qu'il ne jugeait pas utile de connaître) : « *blind stair-case* », « *duly* », « *rashness* », « *subdued* », « *swarm* » (verbe), « *traffick* », « *wainscot* »<sup>13</sup>. En marge du couplet « *hardship and drudgery* », il note : « travail robuste » pour gloser « *drudgery* », mais il ne manifeste pas le besoin de traduire « *hardship* » (« misère »). Son niveau en anglais avait de loin dépassé celui d'un débutant.

132

Vocabulaire anglais	Référence (CN, t. V)	Destinataire(s)	Date(s)
<i>ally</i>	p. 633	George Keate	27 août 1776 (D18530)
<i>bestow'd</i>	p. 628	Charles Lennox, duc de Richmond	été 1732 (D499)
		Everard Fawkener	21 octobre 1745 (D3246) <sup>14</sup>
		<i>The Monthly Review</i>	14 octobre 1764 (D12141)
<i>burden</i>	p. 640	Richard Rolt	1 <sup>er</sup> août 1750 (D4177) <sup>15</sup>
<i>expensive</i>	p. 631	Nicolas-Claude Thiriot	26 octobre 1726 (D303)
<i>miserable</i>	p. 632	Jean-Alphonse Rosset de Rochefort	16 février 1759 (D8123)
<i>narrow</i>	p. 628	Everard Fawkener	23 décembre 1753 (D5598)
		David Williams	3 septembre 1776 (D20277)
<i>odd</i>	p. 638	Nicolas-Claude Thiriot	? novembre 1734 (D803)
<i>own</i> <sup>16</sup>	p. 638	Nicolas-Claude Thiriot	14 juin 1728 (D336)
		Charles Lennox, duc de Richmond	? janvier 1732 (D456)
		<i>The Monthly Review</i>	14 octobre 1764 (D12141)
<i>prey</i>	p. 639	John Vansommer	juin 1768 (D15080)
<i>share</i>	p. 641	Everard Fawkener	18 septembre 1735 (D914)
<i>stock</i>	p. 630 <sup>17</sup>	George Lyttelton	17 mai 1750 (D4145)
<i>tale</i>	p. 627	Pierre Des Maizeaux	1728 (D334)
<i>wild</i>	p. 626	Nicolas-Claude Thiriot	11 mars 1727 (D310)
		George Lyttelton	17 mai 1750 (D4145)
<i>yoke</i>	p. 636	Jean-François Du Bellay Du Resnel	11 novembre 1729 (D367)
		George Lyttelton	17 mai 1750 (D4145)

Emploi dans la correspondance des mots appris dans le *Great French Dictionary* de Miège

<sup>12</sup> CN, t. V, p. 629-632, 635-637, 640.

<sup>13</sup> « Escalier » ou « cabinet obscur » ; « dûment » ; « témérité » ou « imprudence » ; « subjugué » ou « conquis » ; « essaïmer » ; « négoce » ou « commerce », « boiserie » ou « lambris » (traductions de G. Miège, *The Great French Dictionary, op. cit.*).

<sup>14</sup> Verbe employé au présent dans cette lettre : « *bestow* ».

<sup>15</sup> Orthographié « *burthen* » dans cette lettre.

<sup>16</sup> Dans le sens d'« avouer ».

<sup>17</sup> Voltaire relève le même mot encore à la p. 632, où il est employé dans un autre sens ; voir ci-dessus.

Le livre de Miège a suivi Voltaire, après son retour de l'Angleterre, jusqu'à Cirey. Cela, nous le savons grâce à la présence de quelques notes de la main de Mme du Châtelet. Chose intéressante à constater, les notes de la divine Émilie sont du même ordre que celles de Voltaire : elle a noté « *hemp / chanvre / flax lin* » en marge d'un passage sur l'agriculture<sup>18</sup> (Voltaire a relevé ce même terme, mais plus loin<sup>19</sup>), et « *incōme / revenu* » à côté d'un développement sur les revenus des membres de diverses professions<sup>20</sup>, « *epine* » pour gloser « *thistle* »<sup>21</sup>. Lorsqu'elle s'est mise à l'étude de l'anglais, Voltaire a dû sortir le volume avec lequel il avait appris cette langue presque dix ans auparavant, afin qu'elle profite de la méthode dont il avait éprouvé l'efficacité<sup>22</sup>. On peut se demander si le fait d'annoter le même volume que Voltaire a provoqué chez Mme du Châtelet un désir de rivaliser avec son maître, car à la page 227 du tome I chacun des deux lecteurs a choisi de s'expliquer le sens d'une expression par un synonyme en anglais<sup>23</sup>.

L'ouvrage de Miège n'est pas l'unique vestige des activités intellectuelles en langue anglaise qui avaient lieu à Ferney. Ceux qui se sont penchés sur le travail de Voltaire dans le domaine de la critique biblique savent que l'exemplaire du *Commentaire littéral* de la Bible publié par Augustin Calmet contient quelques notes marginales en anglais de la main de Mme du Châtelet<sup>24</sup>. Mais deux signets annotés en anglais glissés entre les pages de ces mêmes volumes témoignent aussi de la participation de Voltaire dans cette double activité linguistique et exégétique pratiquée à Cirey. En faisant la lecture plus ou moins commune d'un ouvrage imprimé en français et en latin, les deux lecteurs en laissaient la trace dans la langue emblématique de leur relation, à savoir l'anglais. Ces signets, annotés par Voltaire comme futurs points de repère dans le premier livre des Rois – « *no / iron / works* » [« pas de ferronnerie »]<sup>25</sup> et « *priestcraft* » [« la formation des prêtres »]<sup>26</sup> –, montrent que l'histoire d'une lecture commune de la Bible à

18 *CN*, t. V, p. 627.

19 *Ibid.*, p. 632.

20 *Ibid.*, p. 635.

21 *Ibid.*, p. 640.

22 On connaît le passage où Voltaire décrit comment il a enseigné l'anglais à sa compagne : « J'enseignai l'anglais à Mme du Châtelet qui au bout de trois mois le sut aussi bien que moi, et qui lisait également Loke, Newton et Pope » (*Mémoires pour servir à la vie de Monsieur de Voltaire*, OCV, t. 45c [2010], p. 314).

23 Voltaire a noté « *chrushed* » (*sic*) en marge de « *dashed in pieces* » (« fracassé », « écrasé ») ; vingt ans plus tard, sa compagne définit « *in a trice* » par « *in a moment* » (« en un instant » ; *CN*, t. V, p. 640).

24 *CN*, t. II, p. 58, 80, 81. Ces notes sont évoquées par François Bessire, « Voltaire lecteur de dom Calmet », *SVEC*, n° 284 (1991), p. 139-177, ici p. 142-143 ; « Les marges des bibles de Voltaire », *Revue Voltaire*, n° 3 (2003), p. 45-57 (ici p. 48). Bien qu'il cite des notes en anglais dans le premier article, le critique ne commente pas le phénomène linguistique.

25 Sur l'absence de forgerons en Israël selon I Samuel, *xiii*, 19 (*CN*, t. II, p. 61).

26 Sur « l'ordre et la succession des prophètes », I Samuel, *xxv*, 1, commentaire de Calmet (*ibid.*).

Cirey, dont certains ont voulu insister sur le caractère fictif<sup>27</sup>, repose peut-être, au contraire, sur un fond de vérité.

#### LES SOURCES ANGLAISES

134 Les notes en anglais que Voltaire a griffonnées en marge de l'exégèse du bénédictin se résument toutefois, comme une partie importante des notes dans sa bibliothèque, à des notes repères, c'est-à-dire à des notes en marge (ou, comme c'est plus souvent le cas, en haut d'un signet) qui condensent le contenu d'une page ou d'un passage, et qui permettent de retrouver rapidement un élément lu. Datant probablement de la même époque que les signets annotés qu'on trouve entre les pages du *Commentaire littéral* de Calmet, les notes marginales en anglais dans *A Compleat System of opticks* de Robert Smith<sup>28</sup> sont du même ordre. Dans ces cas, Voltaire a tendance à indiquer sur son signet des mots-clés tirés du texte qui forme l'objet de son étude. La note « *galileo / spots in the / sun* » [« Galilée taches solaires »]<sup>29</sup>, par exemple, se fait l'écho des mots lus sur la page à laquelle la note se réfère (« *In the year 1610 Galileo made the discovery of spots in the sun [...]* »<sup>30</sup>). Plus loin, on voit Voltaire emprunter de nouveau les termes mêmes de l'ouvrage : « *first / time / mercury / in the sun* » [« première fois mercure au soleil »]<sup>31</sup> (le texte qu'il signale indique que « *mercury was seen in the sun for 8 days together* »<sup>32</sup>) ; les mots « *first time* » sont en revanche un ajout de sa part. Entre les pages des *Essays and treatises on several subjects* de Hume<sup>33</sup>, le signet annoté « *crom / well's / armies* » [« armées de Cromwell »] est le résultat d'un processus identique<sup>34</sup>, et l'on trouve le même genre de notes rendant compte des objets de l'intérêt du lecteur dans les ouvrages de Joseph Banks<sup>35</sup>, Matthew Tindal<sup>36</sup>, William Warburton<sup>37</sup>, et dans la préface de George Sale à sa traduction du Coran<sup>38</sup>...

27 B. E. Schwarzbach, « Une légende en quête de manuscrit : le commentaire sur la Bible de Mme du Châtelet », dans F. Moureau (dir.), *De bonne main : la communication manuscrite au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Oxford/Paris, Voltaire Foundation/Universitas, 1993, p. 97-116 (ici p. 99-100).

28 Cambridge, [s.n.], 1738, 2 vol., BV3187. Voltaire a lu l'ouvrage de Smith en 1739 (voir D2089).

29 CN, t. VIII, p. 350, et l'illustration en vis-à-vis.

30 Smith, *A Compleat System of Opticks*, op. cit., t. I, p. 409.

31 CN, t. VIII, p. 353.

32 Smith, *A Compleat System of Opticks*, op. cit., t. I, p. 417.

33 London, Millar, Kincaid et Donaldson, 1753-1756, 3 vol., BV1696.

34 CN, t. IV, p. 546.

35 *A Journal of a Voyage Round the World*, London, Becket et de Hondt, 1771, BV259 ; CN, t. I, p. 210.

36 *Christianity as Old as the Creation*, London, [s.n.], 1730, BV3302.

37 *The Divine Legation of Moses*, London, Knapton, 1755, BV3826. Voltaire possédait également des éditions de 1739-1741 et de 1758, mais c'est celle de 1755 qui porte de loin le plus grand nombre de traces de lecture.

38 *The Koran, Commonly Called the Alcoran of Mohammed*, London, Ackers et Wilcox, 1734, BV1786 ; CN, t. IV, p. 654-664.

Si la pratique la plus courante de Voltaire en plaçant des signets annotés dans ses livres de langue anglaise était celle de chercher les mots dans le texte même du livre, le *Corpus des notes marginales* présente quelques exceptions à la règle. Parmi les volumes qui contiennent des signets annotés en anglais, certains montrent bien qu'il pouvait lui arriver de résumer à sa guise, voire d'interpréter sa source et d'inscrire sur le signet cette interprétation dans la langue de sa lecture. Par exemple, il résume une section de l'ouvrage d'Anthony Collins, *A Discourse on the Grounds and Reasons of Christian Religion*, « *remember / the / apostles / quoted / the greek / often not always* » [« rappeler que les apôtres citaient le grec souvent pas toujours »]<sup>39</sup>, reformulant ainsi le sous-titre de Collins : « *That the Apostles did not always quote the Septuagint Version* »<sup>40</sup>. Voltaire préfère parler ici du « grec » que des Septante.

Nous retrouvons ce cas de figure, mais à un degré plus poussé, entre les pages des *Philosophical Works* de Bolingbroke<sup>41</sup>. Parmi les nombreux signets que Voltaire y a insérés, la plupart d'entre eux vierges, on en trouve quatre annotés en anglais. Dans trois des quatre cas, Voltaire ne se contente pas de reproduire les mots sur la page, mais il paraphrase le propos. Sur l'un, il change le mot « *Israelites* » du texte en « *jews* »<sup>42</sup>. Ailleurs, en lisant ce que Bolingbroke écrit sur le concile de Nicée, il renverse même le point de vue de l'auteur, qui déclare que, sur les deux mille et quelques participants, trois cents ont déclaré unanimement la divinité de Jésus. Voltaire écrit sur le signet : « *1700 fathers / [o]n the council / [o]f nicea against / [di]vinity* » [« 1700 Pères du concile de Nicée contre divinité »]<sup>43</sup>. Les traces ne sont pas nombreuses, mais en lisant Bolingbroke dans la seconde moitié des années 1750, il est évident que Voltaire pensait en anglais et qu'il était parfaitement capable d'interpréter le texte comme cela l'arrangeait. Cependant il lui arrive plus souvent dans ses lectures anglaises de se limiter à l'emprunt de termes qu'il trouve dans le texte imprimé. Bien entendu, il ne faut pas tirer des conclusions trop hâtives concernant ces notes en anglais sans reconnaître que les annotations servant de repères en français doivent sans doute, elles aussi, une grande partie de leur contenu au texte lu. Sans être en mesure de proposer des preuves rigoureusement fondées sur des analyses statistiques (le nombre de notes repères en français étant considérable et dépassant l'échelle de la présente étude), nous affirmerons cependant avoir la très nette impression, dans le cas des notes en français, d'un vocabulaire plus riche, et moins calqué sur le texte de l'imprimé.

<sup>39</sup> CN, t. II, p. 690.

<sup>40</sup> London, [s.n.], 1737, BV818, p. 182.

<sup>41</sup> London, [s.n.], 1754, 5 vol., BV457.

<sup>42</sup> CN, t. I, p. 389.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 387.

Les jugements, qu'ils soient critiques ou approbateurs, sont relativement rares parmi les *marginalia* sur les livres anglais ; ils sont beaucoup moins nombreux que dans le cas des lectures françaises de Voltaire. En réaction aux *Essays and Treatises on Several Subjects* de Hume, Voltaire inscrit « fausses notions / sur Berne » sur un signet<sup>44</sup>. Il déclare « *false* » également ce que Samuel Boyse rapporte sur la persécution des Juifs en Hongrie<sup>45</sup>. Nicholas Cronk a déjà fait l'analyse de quelques réactions en marge de Pope, dont certaines sont rédigées en anglais, et dont quelques-unes constituent un véritable commentaire poétique<sup>46</sup>. On pourrait remarquer toutefois que les notes en anglais laissées en marge de l'*Essai sur l'homme*<sup>47</sup> sont en règle générale plus brèves que les notes en français qu'on y trouve, et qu'une même structure stylistique, sur le modèle « non, mais... », en sous-tend plusieurs : « *no. but a part / can canvass the laws / of the whole* » [« non. mais une partie peut sonder les lois du tout »] ; « *no. but why he / made him so miserable* » [« non. mais pourquoi l'a-t-il fait si malheureux ? »] ; « *no perhaps when / we reason* » [« non peut-être quand nous raisonnons »] ; « *no but from our / wants and from / our own miseri* » [« non mais de nos désirs et de notre propre malheur »]<sup>48</sup>. Les notes en français sont, d'un point de vue stylistique, plus élaborées, et portent davantage la marque du dialogue : le simulacre d'oralité (« mais, mon cher pope », le questionnement et l'apostrophe (le tutoiement qui apparaît dans deux des notes mérite d'être signalé en raison du ton très respectueux de l'unique lettre qui a survécu de celles que Voltaire a envoyées à Pope [D301]).

*The Miscellaneous Works* de Middleton, ouvrage publié en 1755 (reçu par Voltaire en 1759<sup>49</sup>), semble avoir fait l'objet de deux lectures : la première a donné lieu à plusieurs signets repères annotés en français, et au cours de la deuxième Voltaire a laissé trois commentaires en anglais en marge du tome III, pages 51-60. L'un résume simplement le sujet d'un passage, mais les deux autres réagissent au texte dans un style d'une grande oralité. À l'objection de Middleton, selon laquelle tout serait chaos et désordre si l'on anéantissait le christianisme sans installer aussitôt à sa place une autre religion, Voltaire répond : « *not at all / but natural / religion / for the / magistrates, / and damn'd /*

<sup>44</sup> *Ibid.*, t. IV, p. 545.

<sup>45</sup> *Ibid.*, t. I, p. 510.

<sup>46</sup> N. Cronk, « Sur la difficulté de lire les *marginalia* de Voltaire : l'exemple de Pope », *Revue Voltaire*, n° 10 (2010), p. 179-190 (ici p. 186).

<sup>47</sup> *The Works*, London, Bowyer et Lintot, 1717-1735, 2 vol., BV2792.

<sup>48</sup> *CN*, t. VII, p. 130, 133-134.

<sup>49</sup> London, Manby et Cox, 1755, 5 vol., BV2447. Voltaire accuse réception de cet ouvrage : voir D8022.

*stuff for the mob* » (« Pas du tout, mais la religion naturelle pour les magistrats, et des satanées foutaises pour la populace »)<sup>50</sup>.

Quelques pages plus loin, Middleton avance l'argument selon lequel la sagesse éternelle que l'on distingue dans l'œuvre de Dieu doit également caractériser les lois divines. Voltaire, dont la croyance préfère un *demiourgos* à un Être créateur<sup>51</sup>, se permet une réplique à demi-mots : « *well, if I we are as I certain the laws are of god I as we are I sure the works are of god* » (« Eh bien, si on est aussi certain que les lois viennent de Dieu qu'on est certain que les œuvres sont de Dieu »)<sup>52</sup>. Lors de cette lecture (parce qu'il s'agit presque certainement d'une même lecture dans le cas de ces deux notes), Voltaire lit attentivement d'un œil critique, mais il rentre à tel point dans le texte que sa pensée jaillit tout naturellement en anglais aussi.

Voltaire s'exprime donc avec une parfaite aisance. Notons tout particulièrement l'emploi des mots « *mob* » et « *damn'd stuff* », en parallèle avec les deux interjections citées plus haut. À la différence de ceux qui figurent dans la seconde note, ces termes ne se trouvent point dans le texte de Middleton. C'est un vocabulaire qui a dû rester plus ou moins latent chez Voltaire depuis son séjour en Angleterre. Il emploie « *mob* » dans une lettre à Lyttelton en 1750 (D4145) et, très curieusement, « *damn'd stuff* » dans une lettre de 1760 adressée à Francesco Albergati Capacelli (D8732), dans laquelle il s'exprime dans trois langues différentes<sup>53</sup>. D'après la date d'acquisition des volumes de Middleton, il est possible, probable même, que les annotations en anglais soient en effet plus ou moins contemporaines de la lettre à Capacelli, trente ans après que Voltaire a quitté le sol anglais.

Middleton fut une source importante pour lui, ce dont témoignent les multiples signets repères, dont certains sont annotés (mais en français). La présence de commentaires dialogiques pourrait suggérer que nous sommes en présence de deux lectures, l'une utilitaire, l'autre critique, et que malgré la valeur de Middleton en tant que source, Voltaire n'hésite pas à remettre en question certains de ses arguments.

Plus énigmatiques au premier abord, quelques mots d'anglais apparaissent en marge de l'*Émile* de Rousseau. Avec la présence de l'anglais en marge d'un ouvrage français, on pourrait s'attendre à une situation comparable à celle, évoquée plus haut, du *Commentaire littéral* de Calnet mais le phénomène est tout à fait différent. Le narrateur évoque, au commencement du livre premier, la

<sup>50</sup> CN, t. V, p. 622.

<sup>51</sup> Voir par exemple Gerhardt Stenger, « Le Dieu de Voltaire » (OCV, t. 72 [2011], p. xxiii-xxxviii [ici p. xxxiii-xxxvi]) et Christophe Paillard, Introduction aux *Dialogues d'Évhémère* (OCV, t. 80c [2008], p. 92-93).

<sup>52</sup> CN, t. V, p. 622.

<sup>53</sup> L'épithète sert dans cette lettre à qualifier les écrits de Shaftesbury.

question des institutions publiques : « L'institution publique n'existe plus [...]. Je n'envisage pas comme une institution publique ces risibles établissements qu'on appelle Colleges »<sup>54</sup>. Et Voltaire de noter en marge, ayant souligné « Colleges » dans le texte, « *those / reverend / bedlams / colleges / and / scools* » [« ces vénérables prisons, collèges et écoles »]<sup>55</sup>, qui est visiblement une citation faite de mémoire de la « Satire on Man » de John Wilmot, comte de Rochester, que Voltaire possédait dans une édition de Londres (1731) identifiée par Larissa Albina<sup>56</sup>. Le vers cité par Voltaire fait partie d'un passage qu'il a traduit dans les *Lettres philosophiques*<sup>57</sup>. Il se souvenait donc en 1762 de ce passage traduit une trentaine d'années auparavant, qu'il avait sans doute relu depuis, même si l'exemplaire des poésies de Rochester qu'on a retrouvé ne porte aucune trace de lecture. Repenser à un vers anglais quand on est en train de lire un ouvrage d'un auteur français avec lequel on s'est querellé, cela montre bien à quel point la culture anglaise devait être constamment présente à l'esprit de Voltaire.

138

Un dernier cas mérite notre attention et incarne en quelque sorte les diverses facettes de l'activité de Voltaire, lecteur « anglographe » : celui de William Chambers, *A Dissertation on Oriental Gardening*<sup>58</sup>. Le patriarche de Ferney a lu cet ouvrage entre le 3 juillet et le 7 août 1772 (voir D17810 et D17848). Dans le *Corpus des notes marginales*, les éditeurs donnent comme contexte du signet annoté par Voltaire (« *stupendous works* » [« travaux prodigieux »]) le passage où il a trouvé la phrase, à la page 52 : « *In their straight roads or walks, when the extent is vast, the Chinese artists observe an exact order and symmetry, saying, that in stupendous works, the appearance of art is by no means disgusting* » (« En mettant en œuvre des routes ou des sentiers droits à grande échelle, les artistes chinois observent un ordre et une symétrie exacts, en affirmant que dans les travaux prodigieux, l'apparence de l'art ne dégoûte en aucune manière »). Ce signet, une note en bas de page l'indique, était toutefois placé deux pages plus loin<sup>59</sup>. Pour celui qui ne lit pas attentivement le *Corpus*, on pourrait croire que Voltaire se contente de recopier deux mots qu'il a lus imprimés à la page 52. Le choix éditorial diminue l'intérêt de la note. Car, en fait, Voltaire se sert de ces mots pour décrire des monuments chinois qui en méritaient l'épithète, aux pages 54-55. On peut considérer que ce signet résume à lui seul les trois cas de

54 *Émile ou de l'Éducation*, Amsterdam [Paris], Néaulme, 1762, 4 vol., BV3035.

55 *CN*, t. VIII, p. 128 ; voir aussi la note 217, p. 474.

56 Larissa Albina, « Découverte de nouveaux livres de la bibliothèque de Voltaire », dans Christiane Mervaud et Sylvain Menant (dir.), *Le Siècle de Voltaire. Hommage à René Pomeau*, Oxford, Voltaire Foundation, 1987, 2 vol., t. I, p. 1-14 (ici p. 10).

57 Lettre XXI, « Sur le comte de Rochester et M. Waller », éd. G. Lanson, revue par A.-M. Rousseau, Paris, Didier, 1964, 2 vol., t. II, p. 125.

58 London, Griffin, 1772, BV700.

59 *CN*, t. II, p. 486, n. a.

figure examinés ici : il montre que Voltaire s'approprie la formule de Chambers, qu'il a dû juger heureuse, pour en faire usage quelques pages plus loin et, en 1772 encore, s'astreint dans une certaine mesure à l'apprentissage de la langue. Le signet nous montre aussi le chantier de Ferney : Voltaire laisse un signet, en empruntant quelques mots à l'auteur, pour revenir à un passage. On peut y voir l'esquisse d'un texte jamais écrit, texte qui aurait peut-être évoqué l'ancienne supériorité chinoise sur le plan architectural, texte qui aurait pu être le pendant du premier chapitre de *l'Essai sur les mœurs*. Et enfin, malgré les apparences, Voltaire commente aussi. Il recopie la phrase de Chambers et s'en sert pour faire l'éloge des routes et des ponts chinois dont la liste se trouve plus loin dans l'ouvrage. Il aurait été beaucoup plus explicite, plus pratique même, de noter sur le signet « routes et ponts chinois », mais Voltaire a choisi plutôt d'exprimer son admiration devant ces constructions impressionnantes.

Les notes marginales de Voltaire en anglais ne sont pas tout à fait des *stupendous works*. Elles sont, au contraire, disparates et difficiles à résumer ou à analyser. Mais il est fascinant de voir comment Voltaire s'y est pris pour lire dans une langue qui n'était pas la sienne, bien qu'il la maniât fort bien, et comment il s'est plongé dans la langue de sa lecture, parfois au point où sa pensée même se formulait dans la langue étrangère. Il était plus enclin à emprunter les phrases et les mots de ses lectures en anglais qu'en français, et il se montrait moins critique aussi. L'examen de ses pratiques d'annotation nous aide à mesurer la distance qui existait malgré tout entre Voltaire et le monde anglophone. Il n'éprouvait pas le même désir de jeter l'opprobre sur les textes des auteurs anglais, peut-être parce qu'il n'avait aucun sujet de querelle avec eux, du moins pas à l'échelle de celles qui l'opposaient à ses compatriotes. Le plus « marginé » des ouvrages de langue anglaise, ne l'oublions pas, est celui de Pope, auteur qu'il a connu. Mais les notes marginales en anglais sont révélatrices tout de même, et nous permettent de mesurer l'aisance avec laquelle Voltaire continuait à lire en anglais, des dizaines d'années après avoir quitté l'Angleterre. Quelques mots entre les pages de dom Calmet, une expression un peu grossière en marge de Middleton, un vers de Rochester rappelé en lisant *l'Émile* : voilà des « instantanés » de Voltaire lecteur que nous livre sa bibliothèque, instantanés auxquels la langue de la note donne toute leur couleur.